

CARLOS SALEM

# Je reste roi d'Espagne

roman traduit de l'espagnol par Danielle Schramm



actes noirs

**ACTES SUD**

Extrait de la publication



## “ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

### LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quelques semaines avant Noël, le roi d’Espagne disparaît, laissant derrière lui un mot dont personne ne comprend le sens : “Je vais chercher le petit garçon. Je reviendrai quand je l’aurai retrouvé. Ou pas. Joyeux Noël.” Tout effort pour retrouver sa trace s’avère vain et l’on fait appel, en dernier recours, à un ex-flic, le détective Arregui, qui lui a sauvé la vie par le passé et qui, pour résoudre les cas qui se présentent à lui, doit chercher l’inspiration dans les cabines vidéo des sex-shops. Poursuivi par son propre spleen, par des policiers corrompus et par les hommes de main d’un puissant personnage surnommé “le Chasseur”, Arregui se perd dans une Espagne arriérée, située à quelques encablures seulement des grandes routes, traversée par des personnages aussi étranges qu’un voyant rétroviseur qui ne peut deviner que le passé, un chef d’orchestre ayant perdu la symphonie censée guérir tous les chagrins ou un roi déguisé en hippie et persuadé de vivre un film d’aventures. Pour revenir à Madrid, ils devront franchir une rivière dont personne ne se rappelle le nom et accepter “que les canards puissent canarder les fusils”.

Avec humour et mélancolie, Carlos Salem construit un road-movie ébouriffant bercé par le rythme doux et mortel d’une *ranchera* mexicaine.

CARLOS SALEM

*Carlos Salem est né en 1959 à Buenos Aires mais vit à Madrid depuis plus de vingt ans. Je reste roi d'Espagne, finaliste du prix Dashiell-Hammet 2010, est son troisième roman.*

DU MÊME AUTEUR

*Aller simple*, Moisson Rouge, 2009 ; Babel noir n° 38.  
*Nager sans se mouiller*, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 48.  
*Je reste roi d'Espagne*, Actes Sud, 2011.  
*Un jambon calibre 45*, Actes Sud, 2013.

Illustration de couverture : © David Lozeau

Titre original :

*Pero sigo siendo el rey*

© Editorial Salto de Página, Madrid, 2009

© ACTES SUD, 2011  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-01762-0

CARLOS SALEM

JE RESTE  
ROI D'ESPAGNE

roman traduit de l'espagnol  
par Danielle Schramm

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



*A mes enfants África et Nahuel.*

*A Claude Mesplède, parce qu'il est lui aussi  
un fou de rancheras.*

*A la petite chatte Mia qui m'a rappelé combien  
je me sens des affinités avec les créatures de  
son espèce.*

*Et à sa mascotte Marta.*





# I

*Yo sé bien que estoy afuera  
pero el día que yo me muera  
sé que t, endrás que llorar.  
Llorar y llorar.  
Llorar y llorar.  
Dirás que no me quisiste  
pero vas a estar muy triste  
y así te vas a quedar.*

JOSÉ ALFREDO JIMÉNEZ, *El Rey*.

*Je sais bien que je suis loin,  
Mais le jour où je mourrai  
Je sais que tu devras pleurer  
Pleurer et pleurer  
Pleurer et pleurer.  
Tu diras que tu ne m'as pas aimé  
Mais tu seras très triste  
Et triste tu demeureras.*

JOSÉ ALFREDO JIMÉNEZ, *Le Roi*.



## LE FOOTBALL NE M'A JAMAIS INTÉRESSÉ

Le type de la photo a la tête de celui qui n'a jamais marqué un but de toute sa vie. Je jette le courrier sur mon bureau et je me déteste le temps d'une demi-cigarette. Il y a deux ans que j'ai quitté le métier et je continue à penser comme un flic. Je continue à calibrer les gens sur leur apparence. Je continue à juger les autres pour éviter de me juger moi-même.

Depuis la grande tempête, dans mon dos, le soleil indécis de décembre essaie d'éclairer le bureau. Dans quelques minutes, quand il se déclarera vaincu, l'éclairage automatique s'allumera graduellement. Je ne m'habitue pas à tout ça. "Un bureau intelligent, Txema", m'avait dit Legrand, mon associé, quand il m'eut convaincu. Tout ce luxe de lampes halogènes, de tapis de première qualité et de tableaux indéchiffrables d'artistes prometteurs me met mal à l'aise. "Claudia aurait aimé", remarqua Legrand. Il avait raison : Claudia aurait aimé.

Et moi j'aimais Claudia. Quand Claudia était vivante.

Mais je ne veux pas penser à Claudia quand il ne manque qu'un peu plus d'une heure pour mon rendez-vous érotique avec Olivia. Je résoudrai le cas du type avec une tête à n'avoir jamais marqué un but de toute

sa vie et puis j'irai chercher entre les cuisses d'Olivia quelque chose que j'ai perdu il y a longtemps entre d'autres cuisses.

Mais avant je dois aller rendre une petite visite à une amie.

J'augmente l'intensité de l'éclairage à l'aide de la télécommande, j'ouvre le tiroir de mon bureau et j'en sors un minuscule Tupperware. J'enlève le couvercle et je me dirige vers l'autre côté de la pièce. Près du coin je laisse tomber de toutes petites miettes de pain trempé dans de l'eau et du miel. Et j'attends.

Elle apparaît. Elle est petite et noire. Elle est sortie de la jonction presque invisible des plinthes de bois précieux. Elle avance avec détermination jusqu'à mon offrande, puis après plusieurs essais, elle la charge sur son dos. Elle entreprend la traversée du bureau vers un autre coin. Je n'ai jamais compris pourquoi elle ne rentrait pas par le même endroit au lieu de parcourir une distance qui doit lui paraître énorme. Mais qui sait ce que pense une fourmi ? Elle est arrivée alors qu'il y avait des mois que je semais des miettes dans les coins de la pièce et elle m'aide à supporter cette décoration d'avant-garde, cette vie installée et aseptisée. Je jurerais que c'est la même fourmi. Toujours la même. Les experts diraient que ce n'est pas possible. Mais qu'en savent-ils, les experts ?

Je retourne à mon bureau. Sur la photo du dossier envoyé par Garrod Internationale, le type a toujours la tête de celui qui n'a jamais marqué un but de toute sa vie. Il a l'air rabougri, comme s'il savait ce qui allait lui tomber dessus. Il s'appelle comme moi, José Maria. Et dans nos noms de famille seule l'inversion d'une syllabe empêche que nous soyons complètement homonymes.

José Maria Aguirre.

Il a mon âge, nous partageons le même signe du zodiaque et une vague ressemblance physique. Mais il a la tête du type qui n'a jamais marqué un but de toute sa vie et moi... Moi, le foot ne m'a jamais intéressé. Il est marié depuis vingt ans, a un fils de dix ans, il habite à Vallecas et a mis du temps à mener ses études à terme, quoique avec de bonnes mentions. Il a participé à quantité de séminaires et des stages de réactualisation lui ont permis d'entrer à Garrod Internationale et de jouir de ses horaires tyranniques. Je regarde sur Internet les autres dossiers de l'entreprise. Comme je m'en doutais, Aguirre est bien plus qualifié que ses chefs pour le négoce d'import-export, mais il a été relégué au poste de sous-directeur des Fournitures Internes. Traduction : il est chargé de fournir les succursales en stylos-billes, rames de papier, encre pour imprimantes et tout article de bureau.

Ils l'ont eu, oui. Mais ça ne me fait pas pitié. Personne ne l'a obligé à voler.

Et notre contrat avec Garrod stipule qu'ils nous verseront une somme mensuelle presque scandaleuse pour figurer comme entreprise collaboratrice, plus une rallonge démesurée pour chaque cas que nous traiterons. Aguirre est le premier.

— Tu n'as pas de chance, camarade, dis-je en murmurant. Et je continue à lire.

Un chefaillon quelconque a détecté un trou de 0,3 % dans les dépenses courantes. Du matériel remplacé avant la date prévue, des choses de ce genre. Il se trouve que la femme d'Aguirre a une petite papeterie à Vallecas, probablement asphyxiée par la proximité des grands centres commerciaux. Une de ces papeteries

de quartier dans lesquelles les clients invitent le commerçant à la communion de leurs enfants et paient leurs achats à crédit. Il reste encore des papeteries de ce genre. Pas beaucoup, mais il en reste.

Je calcule qu'il doit bénéficier d'un supplément mensuel de cent ou cent cinquante euros en vendant à ses voisins ce qu'il ramène de l'entreprise. Juste ce qu'il faut pour payer la note d'électricité du local ou les cours d'anglais du petit, "parce que de nos jours si tu n'apprends pas tout jeune, tu n'arriveras à rien, sans quoi, regarde papa".

Cent cinquante euros par mois. La minute qu'il aura fallu à Arregui Investigations pour le démasquer et en faire un exemple coûtera à l'entreprise plus de trois ans de fauche de mon homonyme. Lui le paiera encore plus cher. Beaucoup plus. Le monde est plein d'imbéciles prêts à se pourrir la vie pour cent cinquante euros.

Mon amie la fourmi n'a parcouru qu'un mètre de moquette. Je cherche un numéro dans mon agenda et je parle à Blanes, peut-être le seul client de l'agence avec lequel je peux traiter sans avoir l'impression de caresser un serpent. La plupart de nos autres clients sont du type Garrod, des entreprises voraces que n'intéressent que mes supposés *contacts et relations*. Foutus contacts. Foutues relations. Foutue médaille que je n'ai jamais demandée.

Je raccroche après avoir promis à Blanes que j'irai bientôt dîner chez lui. Il a une famille charmante qui me traite comme si j'en faisais partie. Mais je n'en fais pas partie. Et les familles me dépriment. Surtout les familles heureuses.

Je trouve le numéro du portable sur le dossier. Il doit être en ce moment dans un bar, se composant un

sourire acceptable pour rentrer à la maison. Il décroche après trois sonneries. Un type rapide, José Maria Aguirre. Ou un type inquiet :

— Oui.

— Prenez un papier et un crayon. Vite.

— Comment ? Qui est à l'appareil ?

— Quelqu'un qui pourrait être vous, à une syllabe près. Par hasard ce n'est pas le cas. Et je ne sais pas lequel de nous est le plus chanceux.

— C'est une blague ?

— Non, Aguirre, ce n'est pas une blague. Et si vous ne faites pas ce que je vous demande, vous allez le regretter très vite. Papier et crayon. Vite. Et discrètement.

Je me déteste quand je prends ce ton de flic, mais on ne peut pas nier que c'est efficace.

— Voilà. Mais je ne comprends pas...

— Vous comprendrez. Notez.

Je lui dicte une adresse. Je lui fais répéter à haute voix.

— Parfait. Maintenant vous allez finir votre verre, fumer une petite cigarette et...

— J'ai arrêté de fumer depuis un an, s'excuse-t-il.

— Tant mieux. En prison le tabac se vend à prix d'or...

— Pr-prison ?

— Oui. Là où vous allez finir si vous ne faites pas ce que je vous dis. Dans dix minutes, vous sortez du bistrot avec une excuse quelconque et vous allez à la papeterie. Vous embrassez votre femme. Puis vous fermez la boutique, vous baissez le rideau métallique, vous vous procurez trois grands sacs-poubelles et vous mettez dedans tout le matériel piqué à l'entreprise...

— Mais qu'est-ce que vous dites ?

— Qu'ils ont découvert vos petits trafics, Aguirre. Et sachez que Garrod ne va pas se contenter de vous foutre à la porte. Si vous laissez la moindre preuve, vous vous retrouverez en taule ou marqué à vie. Mettez les sacs dans le coffre de votre voiture, rentrez chez vous et ramassez tout ce qu'il peut y avoir, jusqu'au moindre trombone. Ne donnez aucune explication et ne vous montrez pas nerveux. Faites pareil avec ce que vous avez pu offrir à vos neveux ou à vos amis et même à votre petite belle-sœur, la plus jeune, qui est si mignonne...

— Comment vous savez pour ma belle-sœur ?

— N'importe quel Espagnol marié a droit à une belle-sœur si mignonne à convoiter à distance, surtout en été. C'est dans la Constitution. Ou ça devrait l'être. Mais ne me distrayez pas, Aguirre. Quand vous aurez tout ramassé, vous sortirez faire un tour en voiture à l'autre bout de Madrid et vous jetez les sacs au fur et à mesure dans différents conteneurs. Avec naturel.

— Et après ?

— Demain vous allez au travail et ne soyez pas affolé, même si on vous interroge. Ne faites pas non plus l'offensé : personne ne se plaint plus qu'un coupable. On est mercredi aujourd'hui, n'est-ce pas ? Vendredi, dites que vous êtes malade et présentez-vous à l'adresse que je vous ai dictée. A onze heures. Demandez Monsieur Blanes. Il vous donnera du travail. C'est le chef d'une d'entreprise moyenne d'import-export. Quelqu'un qui ne vous emmerdera pas.

— Je... merci. Si je peux faire quelque chose pour vous...



— Oui. Travailler là-bas, faire ce que vous savez faire et cesser de piquer des conneries. S’il manque un seul stylo-bille à cet homme, je vous mets au cul toute la production nationale de Bic. Quelle couleur d’encre vous préférez, bleue ou noire ?

Il ébauche une protestation, s’arrête. Il n’essaie pas non plus de me raconter sa vie.

— Vous pouvez me faire confiance. Si un jour je peux vous rendre ce que je vous dois...

— Vous pouvez m’enlever un doute. Quand vous étiez jeune, avez-vous joué au foot ?

Sa voix retrouve du brio et perd des années grises à répéter “Oui monsieur”.

— Et comment ! Ça, ça me connaît ! Oui, j’ai joué en deuxième division, au Rayo. On disait que j’avais de l’avenir et les découvreurs de talents de Madrid ne loupèrent aucun de mes matchs. Je possède même un ballon avec la signature de Butragueño...

— Est-ce que vous avez marqué beaucoup de buts ?

— Des buts ? Vous ne vous souvenez pas ? J’étais gardien... Mais je faisais partie des bons. Et puis j’ai été sérieusement blessé à la jambe et j’ai dû abandonner au moment où j’allais signer en première division. Comme Júlio Iglesias.

— Au moins, vous ne vous êtes pas mis à chanter, lui dis-je et je raccroche.

La fourmi a dépassé les trente centimètres de son colossal parcours. Je la vois avancer, petite, décidée et vive, et je pense à lui donner un nom. Mais j’ai assez joué au démiurge pour aujourd’hui. Je l’observe traverser le bureau avec la lenteur des minutes qui me manquent pour rejoindre Olivia.

C'est à ce moment que la porte s'ouvre et qu'entre le type bien fringué.

Trop bien fringué.

Il me regarde avec un air de défi et déclare :

— Je sais tout sur vous.

## UN ÉTRON PLAQUÉ OR

Tout chez lui crie : “J’ai une montagne de blé, j’ai plus de blé que toi.” Sur son poignet gauche brille une montre en or grosse comme un cendrier, les montures de ses lunettes sont aussi en or, comme ses boutons de manchette, la boucle de sa ceinture, sa pince à cravate et la gourmette qui scintille sur son autre poignet. Son costume noir est piqueté de fils d’or. C’est comme si le roi Midas en personne se tripotait. Il me déplaît au premier coup d’œil.

— Je sais tout sur vous, répète-t-il. Vous savez qui je suis ?

— Le bureau de l’astrologue est à l’étage au-dessous. Mais maintenant il se consacre à faire des placements en Bourse. Ce n’est pas très différent...

— Alors c’est sûr qu’il doit me connaître. Vous ne lisez pas les pages économiques des journaux ? Je suis Iñaki Zuruaga.

Il attend ma réaction. Sa tête me dit quelque chose, mais je ne me rappelle pas quoi. Dans tous les cas, elle ne me revient pas.

— LE Zuruaga, dit le type. Je paye bien et je suis ici parce que je connais votre parcours. Vous me convenez comme la bague que je porte au doigt.

— Moi, je ne porte pas de bague. Si je dois casser la gueule à quelqu’un, ça risque de laisser des marques

qui pourraient me faire identifier. Vous ne regardez pas *Les Experts* à la télé ?

— Ne faites pas le malin avec moi, Arregui. Je sais tout sur vous. L'information est chère mais elle est sur le marché. Je sais où l'acheter et j'ai de quoi payer.

Je crois que je fronce les sourcils. La voix de Zuruaga m'agace, l'expression de Zuruaga m'agace, l'impression que la tête de Zuruaga me dit quelque chose m'agace. Je me flatte de ne jamais oublier la tête de quelqu'un. Je me suis entraîné des années pour ça.

Le type sort de sa poche un de ces téléphones portables de dernière génération qui ont Internet, la vidéo et qui te préparent ton dîner si tu le demandes. L'étonnant c'est que ce téléphone est noir et pas en or. Personne n'est parfait.

— José Maria Aguirre, lit-il à voix haute. Quarante-quatre ans. Policier à la retraite, brillante carrière, plusieurs fois décoré pour avoir mis sa vie en danger dans l'exercice de ses fonctions. Un drôle d'animal, au dire de ses anciens collègues. D'après ce que je vois, vous étiez un crack et on disait que vous iriez très haut, Arregui. A la fin des années 1980, quand vous étiez un tout jeune flic, vous avez été infiltré à la faculté de lettres et sciences humaines pour y détecter les éléments subversifs, mais vous avez fini par vous laisser contaminer par le virus que vous étiez censé combattre.

— La subversion ? je demande en essayant de prendre l'air amusé.

— Non. Les lettres, la pensée. Et c'est comme ça que l'agent infiltré s'est mis à transmettre des informations inintéressantes sur ses nouveaux amis et a continué de suivre les cours à la faculté lorsqu'on lui a

retiré sa mission, jusqu'à obtenir sa licence avec mention. Félicitations.

— Ecoutez, monsieur... Zuruaga, je me fous que vous connaissiez la date de mon baptême et le menu du repas. Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Des réponses. Des réponses que vous êtes le seul à pouvoir me donner.

Je ferme la main gauche. C'est une grande main. J'ai envie de frapper Zuruaga. *Cette tête me dit quelque chose, une impression lointaine, mais avec quelque chose de différent qui n'a rien à voir avec l'usure due au temps.* Zuruaga est un homme ordinaire, en milieu de cinquantaine, obsédé par le besoin de paraître élégant et prospère. Le sentiment de sa puissance n'est pas ordinaire, il s'y adonne avec une ardeur juvénile. Alors ? Pas les mêmes cheveux ? Il ne porte pas de perruque, je m'y connais trop en travestissements pour qu'on puisse me tromper. C'est autre chose.

— Pourquoi avez-vous quitté la police, Arregui ? Il y a deux ans quand vous avez renoncé, des tas de bruits ont couru sur vos motivations. Et puis, pourquoi vous êtes-vous installé à votre compte, pourquoi cette agence coquette mais modeste, au lieu de vous servir de vos relations pour obtenir un bon poste dans une entreprise privée ?

Je me lève et m'appuie des deux mains sur la table.

— Ecoutez-moi, Zuruaga, je compte jusqu'à dix et si à la fin vous êtes toujours là, vous vous souviendrez, trop tard, que j'ai aussi été champion de boxe dans la police.

Zuruaga tente un regard dur et il y arrive presque :

— A votre place, j'y réfléchirais à deux fois...

Il claque des doigts et je me demande combien de temps il lui a fallu s'entraîner pour réussir ce geste.

Moi je n'y arrive pas. La porte en verre opaque de mon bureau est obscurcie par la silhouette d'un homme de plus de deux mètres de haut et presque autant de large.

— Mon assistant. Un peu fruste mais efficace. Vous pensez que vous pourriez vous mesurer à lui ?

— Je pense que non, mais avant qu'il n'ouvre cette porte, vous n'auriez plus de dents, Zuruaga. A commencer par celles en or...

— Vous n'êtes pas préoccupé par ce qui pourrait vous arriver après ?

— Je ne pense jamais à après.

Il soutient mon regard pendant quelques secondes. Un autre claquement de doigts et l'ombre gigantesque disparaît. Je me rassieds. Zuruaga range son portable et se met à arpenter le bureau les mains derrière le dos.

— Vous avez une petite boutique bien installée. Quoique un peu austère à mon goût. Vous devriez mettre une paire de grandes sculptures de chaque côté de la porte, quelque chose qui évoque la force et l'agilité. Deux tigres assis ou un truc dans le genre...

— Recouverts d'or, j'imagine.

Il me regarde comme si j'avais dit une blague.

— En or massif. Travaillez pour moi et vous pourrez vous en payer des douzaines.

Ma petite fourmi est arrivée à la moitié de son trajet et tout d'un coup je ressens l'urgence de lui donner un nom. Mais aucun ne me vient à l'esprit.

— On dit beaucoup de choses sur vous, Arregui. A voix basse, mais on les dit. On dit, par exemple, qu'il y a cinq ans, quand vous étiez encore policier, un indic vous a vendu une information de premier ordre et qu'au lieu de demander du renfort vous vous êtes débrouillé seul. On dit que le roi était tombé dans une

embuscade, qu'on l'avait drogué et que les *etarras\**, ou qui que ce soit, étaient sur le point de le garder en otage ou de l'assassiner, quand vous avez surgi et avez liquidé les trois bandits. Vous avez embarqué le roi dans votre voiture, vous l'avez conduit à la Zarzuela et vous l'avez laissé à la porte.

— Des commérages de vieilles.

— On dit aussi que le roi a fait faire une médaille à votre intention, une monnaie d'or, unique, avec un numéro de téléphone et un code pour le joindre si par hasard vous aviez besoin de lui. Que c'est grâce à cette médaille que vous n'avez pas été viré de la police jusqu'à ce vous décidiez vous-même de partir et d'ouvrir cette agence avec un carnet d'adresses impressionnant...

Il s'arrête à deux pas de ma fourmi, celle que je viens de décider de baptiser du nom de Regina. Il se tourne, s'approche de mon bureau et sort de sa poche un paquet de billets de cent. Il le pose sur la table et me regarde :

— Voilà six mille euros. De la ferraille.

— Si vous le dites.

Il se met à sortir des paquets identiques de toutes ses poches qu'il entasse les uns sur les autres. Quand il arrive à dix, il s'arrête :

— Ce n'est qu'une avance. Soixante petits mille euros. Ils sont à vous si vous répondez à une question. Après, et selon votre réponse, vous saurez quelle est votre véritable mission et je ne vous dis pas combien elle vous rapportera, parce que je ne voudrais pas que vous me fassiez un infarctus...

Même Regina la fourmi s'est arrêtée.

\* Membres de l'ETA, mouvement séparatiste basque. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Et quelle est cette question, Zuruaga ?

— C'est vrai ? Cette histoire du roi, c'est vrai que vous l'avez sauvé ? Si vous me laissez voir la médaille, cet argent est à vous. Après nous parlerons de la suite.

Je le regarde pendant quelques secondes. Intensément, pour éloigner mon regard de la pile de billets flambant neufs. Je me penche en arrière sur mon fauteuil et j'allume une cigarette. Zuruaga se frotte les mains, avec impatience.

— Je vais vous répondre : je ne sais foutrement pas ce que vous cherchez ni pour qui vous travaillez...

— Je ne travaille pour personne, c'est moi le chef ! s'énerve-t-il. J'ai plus d'argent que vous ne pourrez jamais l'imaginer et des milliers de personnes travaillent pour moi !

— Des milliers mais pas moi. Je ne vends pas de scoops comme les fouille-merde de la presse people, Zuruaga ou qui que vous soyez. Et en plus je ne traite pas avec les coursiers. Si votre chef veut quelque chose de moi, il n'a qu'à venir me voir.

Zuruaga devient blême, violet puis vert. Il s'étouffe et fait des petits bonds :

— Je vous ai dit que j'étais le chef !

— D'accord. Et moi je suis Dick Tracy. Voyez mon profil.

— Je pourrais appeler mon homme et il vous mettrait en morceaux en un clin d'œil !

— Vous pourriez. Mais auparavant il vous faudrait consulter vos chefs, Zuruaga.

Il ramasse l'argent et le brandit comme une matraque.

— Je suis le chef ! On se reverra !

Il fait demi-tour et sort du bureau d'un pas martial. Je me penche à la fenêtre et j'attends jusqu'à le voir



sortir. Le géant qui l'accompagne aurait fait peur à Hulk en personne.

Je retourne à mon bureau. Je ne comprends rien à ce qui vient de se produire, mais je peux percevoir l'odeur du danger. J'appelle Nemo qui décroche tout de suite. Ce garçon vit collé à son ordinateur.

— Qu'est-ce qui se passe, poulet ? me provoque-t-il.

— Le type qui vient de sortir. Pas le géant, l'autre. Sors-moi quelques photos de l'enregistrement de la vidéosurveillance de la salle d'attente et envoie-les à mon beau-frère.

— Et qu'est-ce que je mets sur le message : "Poulet à la retraite à poulet en activité" ?

— Ne me fais pas chier, petit gars. Ne me fais pas chier.

Quelque chose dans le ton de ma voix stoppe les velléités de moquerie de Nemo.

— Excuse-moi. Dans dix minutes ton beau-frère aura les photos. Quelque chose à lui dire ?

— Oui. Que j'ai besoin de savoir qui est ce bonhomme. Signe de mon nom.

Je raccroche. Je viens de découvrir quelque chose qui me remplit de rage et de tristesse.

Je marche jusqu'au centre du tapis et je la vois. Immobile. Regina la fourmi n'est plus qu'une petite tache écrasée, la première victime de ma rencontre avec Zuruaga. Et je crains bien que ce ne soit pas la dernière. Je la ramasse et la dépose dans le Tupperware. Je m'imagine enterrant une fourmi dans la jardinière de mon balcon et je me sens ridicule et un peu plus seul.

Pourvu que Zuruaga ait raison.

Pourvu que nous nous retrouvions très vite.